Rolland Doukhan

L'arrêt du cœur

nouvelles

Denoël

L'arrêt du cœur

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Berechit, 1991
Juste un instant d'automne, 1994

Rolland Doukhan

L'arrêt du cœur

Denoël

nouvelles

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© by Éditions Denoël, 1998
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-24715.5
B 24715.9

Pour toi

« Rien n'est plus dangereux qu'une idée quand on n'a qu'une idée. »

Alain, *Propos sur la religion.*

L'arrêt du cœur

D'abord, il y avait eu les questions, comment dire, normales dans un interrogatoire de ce genre, l'âge et le lieu de naissance, le numéro de vol de l'avion qui l'avait amené, les raisons du voyage. Est-ce qu'il était venu en France pour faire du tourisme ou pour raisons professionnelles ? Des recherches ou quoi d'autre ? Tout, dans le ton de l'inspecteur, un petit gros qui ne semblait pas avoir atteint la trentaine, avait le caractère paisible et ronronnant du discours administratif. Robert Hamdani répondait calmement, avec même une pointe d'affectation, d'orthodoxie de la langue, coquetterie dont il se piquait en général devant les Français, allant jusqu'à utiliser des tournures un peu précieuses et des connaissances de la culture française qui étaient rarement de mise dans ce genre de conversation.

« Non, monsieur, je ne suis pas venu en France pour y passer une ou deux semaines de vacances, quelque désir que j'en aie. Vous vous doutez bien que la situation actuelle dans mon pays ne m'incline pas à faire du tourisme. Que ce soit en France ou n'importe où ailleurs... Quant aux recherches professionnelles, vous savez bien que, pour un

journaliste, il n'y a pas de jour sans travail. La rue nous est bibliothèque, l'air du temps source d'informations, et le moindre événement matière à faire un papier ou deux. Observer, et dire ce que j'ai observé, c'est l'essentiel de mon métier. »

Tout en parlant, il se rendait compte de la vanité des choses, des mots qui les disaient. Il était arrivé à Paris trois jours auparavant, dans une sorte de stupeur. « Qu'est-ce que je fais là, loin des miens, loin de mon travail ? » La première fois qu'il revenait dans la capitale française depuis la fin de ses études. Il compta dans sa tête, voyons, c'était 1974, eh oui, cela faisait vingt et un ans. Il aurait pu quitter, enfin, fuir Alger pour Londres ou pour Rome. Non, il avait demandé son visa pour la France. Un pays avec lequel il avait un lien, un rapport autre. Il y a plusieurs façons d'être à l'étranger, se dit-il, ou plutôt, il y a plusieurs « étranger ».

La voix de l'inspecteur bourdonnait. Du bruit, encore du bruit. Il y avait de l'indécence dans ces questions apparemment banales, posées d'une voix calme et unie, alors que la guerre venait de le rattraper là où il escomptait avoir le temps de réfléchir, de se distancier. La guerre l'avait rattrapé, voilà tout, avec sa vulgarité, sa courte vue, sa violence et son absence d'amour. Le reste, mon dieu, tout le reste n'était que mise en forme des heures, des gestes pour le boire et le manger, des pas pour le travail ou le loisir.

« Vous n'aviez donc pas un but précis en arrivant en France ? »

La fatigue. Un certain sens aussi de l'évaluation des hommes. Il regardait le petit inspecteur comme à travers

l'écran d'une télévision. Tout le monde, se disait-il, n'est pas à même d'écouter ce qui bouge en moi. Mon dernier livre, par exemple, si ce policier savait... Un livre ! même pas. Un simple manuscrit, refusé partout, même en France. Pas assez d'images d'aujourd'hui, pas assez de sang bien folklorique, pas assez de femmes emprisonnées derrière le voile de fer de la Loi et de la tradition !

Ah ! il n'allait pas se mettre à raconter comme on se met à table, ce qui se fait, pourtant, dans ces sortes d'endroits. Non qu'il se sentît exceptionnel, mais enfin, quoi, mettre son cœur à nu dans cette salle de police où d'autres inspecteurs, assis à d'autres bureaux, interrogeaient avec la même apparente absence d'intérêt d'autres prévenus, ça, non, jamais. Pour eux, il était d'abord un passeport, et un passeport, ça ne fait pas de poésie.

L'hôtel, dans la rue de Seine. Oui, c'est bien l'hôtel de la rue de Seine. Et c'est la troisième fois que je passe et repasse devant sa porte un brin solennelle. On dirait une femme trop habillée pour l'heure de la journée et pour le quartier. Son fronton à encorbellements, avec son petit côté Napoléon III, cette manière de baroque attardé, détonne au cœur du Quartier latin. Et pour la troisième fois, je n'ose pas entrer, demander une chambre, pour une nuit, deux, dix peut-être, de crainte que... De crainte que quoi ? Je suis à l'étranger, d'accord, mais je ne suis pas tout à fait un étranger. Bien que... Allons donc, je ne vais pas me mettre à jouer à ces petits jeux stériles d'intellectuel en mal d'inspiration. C'est tout de même à la mort que j'ai voulu échapper en débarquant en France, et Fadila,

elle, est toujours en danger... Tiens, encore ce pincement, cette onde glacée dans le cœur. C'est chaque fois la même chose lorsque je pense à Fadila. Décidément, je deviens un animal pavlovien. Mais quoi, trêve d'élucubrations, je suis quand même à l'étranger. C'est ce qui est inscrit dans ma démarche, dans celle des gens autour de moi, dans la respiration paisible de cette rue et dans toutes ses petites vitrines peuplées de tableaux d'aujourd'hui, dans le passeport que j'ai dans la poche, et dans mon billet d'avion qui comporte un retour. Cela me trouble pourtant de m'être dit : je suis à l'étranger. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je m'appelle comme je m'appelle, et j'ai la figure que j'ai. Bien sûr, c'est le genre de figure à faire naître tout de suite des stéréotypes dans la tête des gens. C'est vrai que, ces jours-ci, une gueule d'Arabe comme la mienne, surtout sur un corps bien vêtu d'intellectuel, ça peut faire question, engendrer des inquiétudes. Stupidement, je me demande si, dans cet hôtel, ils vont se souvenir de mon père, à la lecture de mon nom.

L'hôtel, il est là devant moi, intact comme dans ma mémoire, je veux dire comme dans le souvenir que j'ai des récits de mon père. Je regarde les fenêtres, je détaille les rideaux tirés ou non, je compte les étages. Derrière laquelle de ces fenêtres mon père a-t-il passé ces nuits, ces jours qui allaient être les derniers de sa vie ? Derrière laquelle a-t-il reçu ses amis, ses compagnons de lutte, derrière laquelle a-t-il peut-être, a-t-il sûrement, aimé une femme ? Je me surprends à compter sur mes doigts : eh oui ! en 1961, quand moi j'avais douze ans à peine, lui, cela faisait cinq ans qu'il n'était pas retourné au pays, cinq ans sans femme. Bien sûr, il ne pouvait pas être resté

seul. Il a dû rencontrer des gens, parler, se lier d'amitié. À l'époque, beaucoup de Françaises nous aidaient dans notre lutte. Il était beau, cultivé, il a dû... C'est évident...

Et depuis ce mois d'octobre 1961, trente-quatre ans se sont écoulés, envolés comme poussière au vent, comme paroles légères, comme la fumée des milliers de cigarettes qu'il a brûlées et qui l'ont brûlé, trente-quatre ans, depuis son corps jeté dans le fleuve, avec ses blessures à la tête et aux mains, avec ses poumons déjà si dévorés de mort que son meurtre en devenait inutile, trente-quatre ans depuis cette photo jaunie de journal où le professeur Rachid Hamdani est enterré au fond de mon portefeuille. Et c'est une autre guerre, aujourd'hui, qui me ramène rue de Seine, à Paris.

« Vous dites donc être venu en France pour quelques jours, et uniquement en raison de menaces de mort, par lettre et par téléphone, dont vous avez été l'objet ? Puis-je vous demander pourquoi vous avez choisi la France ? Je sais bien que nous vous avons accordé un visa, mais vous comprendrez que, compte tenu des événements de ce matin... Avez-vous de la famille ici ?

— Oui, monsieur, j'ai mon père et mes grands-parents maternels.

— Ah ! et quelle est leur adresse ?

— Ils sont morts, monsieur. De la tombe de mon père, je n'ai que cette photo de journal prise à la morgue de la Préfecture de police, je suppose. Je n'ai jamais su ce qu'était devenu son corps par la suite. C'était en octobre 1961, le 17 octobre exactement. Mais, compte tenu

de votre âge, vous n'êtes probablement pas au courant. Vous voyez, mon père est en France depuis trente-quatre ans, enfin, quelque part dans la terre de France. Quant à mes grands-parents, ils sont français, ils sont enterrés au cimetière Montparnasse. Ma mère, comme eux, est française. »

Il observa un temps de silence que lui-même analysait mal, avant d'ajouter : « Elle est aussi française.

— Oh ! excusez-moi, je ne savais pas. Mais dois-je comprendre que votre mère se trouve en France ? »

Il y a des questions faites de mots simples, et qui, pourtant, deviennent inexplicablement grossières et agressives. Il n'avait pas envie de s'expliquer, de remettre en mots le sifflement des balles, dix jours auparavant sur le trottoir, devant le lycée, le sang... C'eût été revenir au pays à l'aide de paroles sans pour autant retrouver le danger, c'eût été comme soulever brusquement la couverture sous laquelle dormait un être aimé devant un étranger. Une indécence. Il n'avait plus envie. Il ne pouvait plus. Il se contenta de dire d'un ton neutre : « Non, monsieur, non, ma mère est... est... enfin, elle se trouve en Algérie. »

La rue de Seine ! Dire que je me suis interdit, tout au long de mes années de licence, de venir déambuler dans cette rue, par on ne sait quelle pudeur, quel respect pour cette partie de la vie de mon père où il avait épousé bien plus l'Algérie que ma mère.

Il fait un temps magnifique, une de ces journées de printemps toutes tissées de lumière, semblable à celles qui ensoleillaient mon pays quand il était heureux. On est

pourtant en octobre. On est pourtant en France. Qui disait qu'il faisait froid en France ? J'ai mal au cœur, j'ai mal au dedans de mon cœur. Je suis comme un chantier saccagé par une tornade. Des matériaux, des outils y sont répandus, renversés çà et là. Ce sont des amis disparus, des femmes comme des monceaux de décombres, des enfants sans enfance, des peurs tressautantes, des oiseaux affolés. J'ai mal à ma ville souillée de haine, déchirée, partagée, mal d'avoir dû la quitter, mal à Fadila, mal à ma rue, mal au marché de Bellecourt où nous ne trouvons plus les petits soleils qui éclairaient la table, mal, mal à Fadila.

Il avait tant rêvé, mon père, tant imaginé un pays retrouvé, un pays renommé. Je l'entends encore qui expliquait que le mot « renommé », en français, pouvait aussi bien signifier nommer à nouveau, que célèbre ou illustre. Il rêvait à haute voix, le soir près de mon lit. J'étais trop jeune, il pensait que je n'entendais pas, que je ne retiendrais pas, que je ne comprendrais pas, il parlait de l'ennemi qui était non seulement celui de son pays, mais aussi celui de la France qu'il aimait, qu'il enseignait. Il parlait des livres, des idées, il racontait Voltaire et Averroès, Hugo et Si Mohand. Il rêvait, mon père, à cette langue à deux voix, à cette voie à deux langues qui eût pu être une nouvelle route pour tous, pour le plus grand nombre. Et comme il savait l'importance sémantique de l'orthographe, il avait même écrit son rêve pour qu'on pût comprendre les deux significations du son « voi », l'un avec un « x », l'autre avec un « e ». Mais l'Histoire...

J'ai mal au cœur. Je suis dans le pays dont j'utilise la langue dans mes livres, dans mes poèmes, dans mes

articles, dont j'utilise la langue comme une lampe contre l'obscurité, je suis dans le pays que mon père a combattu, mais dont il m'a aussi offert la culture, la richesse. Et je suis pourtant à l'étranger.

Le téléphone de Fadila, hier soir, sa voix hachée, retenue, les mots de code maladroitement insérés dans la conversation, et les minutes qui coûtent si cher. Fadila. Elle devait être dans une cabine, bien sûr. Règle numéro un, ne pas appeler de chez soi, ni de chez un ami ou un parent. Règle numéro deux, ne pas citer de nom, ni de prénom. Et ça donne un langage blanc, vide et nu, sans la laine ni la soie dont j'ai toujours revêtu mes mots avec la femme que j'aime, avec la femme que j'ai laissée derrière moi pour cause de tentative d'assassinat. Parce qu'il m'avait fallu d'abord cela, cette horreur de voir le corps de ma mère, Française et moujahida de la première heure, troué de balles. Ils l'ont tuée, posément, salement, trente-quatre ans après que d'autres ennemis, et les mêmes pourtant, eurent jeté le corps de mon père en Seine. Ils ont tué ma mère... « Pour nous, défenseurs de Dieu », disaient-ils dans la lettre tachée de sang qu'ils ont laissée auprès de son corps, « une moujahida ne peut pas être une Française. » Une Française ! Elle dont les couscous m'emplissaient en même temps de calories et de culture, elle dont l'arabe, appris au lycée, était souvent plus soigneux et plus correct que celui de mon père dont la langue maternelle était le berbère ! Ils ont essayé avec moi aussi, trois jours plus tard. Il avait fallu cette nouvelle tentative d'assassinat pour que je me mette en route, seul, sans ma femme, sans les petits. Je la revois, Fadila, dans le grand hall bruyant de l'aérogare, serrant les mains de nos deux enfants dans les siennes, j'ai

dans ma peau, dans mon cœur, les regards d'incompréhension de Jamel et de Sakina, plantés comme des poignards. Fadila. Je la revois, debout, muette à en crier, figée derrière les grandes glaces, tandis que je m'éloignais vers les portes de la salle d'embarquement. J'entends encore ses derniers mots, juste avant la barrière que les non-voyageurs ne pouvaient franchir, ses dernières recommandations : « Pense à ton cœur, Robert, pense à ton cœur, essaye de profiter du voyage pour arrêter la cigarette ! »

L'hôtel de la rue de Seine. J'ai fini par me décider, j'ai fini par me vaincre.

« Bonjour, madame. Je désirerais une chambre pour trois ou quatre nuits, je ne sais pas encore exactement.

— Oui, monsieur. C'est à quel nom ? »

La jeune femme a une quarantaine d'années. Elle est vêtue avec cette élégance stricte des réceptionnistes des hôtels bien tenus, un tailleur bleu marine, des cheveux tirés en arrière, des lunettes fines. Elle est cependant jolie comme quelqu'un qui cherche à masquer son charme pour des raisons de sérieux professionnel. Je note ça par habitude, c'est un vieux réflexe acquis dans mon métier.

J'ai lentement sorti mon passeport vert et je l'ai déposé sur le bois brillant du desk. J'attends. Je suis à l'étranger et je ne suis pas à l'étranger. Bon dieu, la langue française m'est tellement, comment dire, consubstantielle que parfois... « En étrange pays dans mon pays lui-même. » Le vers a bougé en moi presque à mon insu. C'est mon tic, ma respiration propre, ça n'appartient pas à mon père. Je trimbale toujours dans ma tête des petits morceaux d'Aragon, de Rimbaud ou de Saint-John Perse, qui m'aident à passer le gué. Des strophes de Neruda aussi, de Ritsos, et d'autres

encore. J'ai besoin de beaucoup de bateaux pour traverser mes eaux contraires. Et puis, c'est comme ça, j'ai l'amour international. J'ai pensé pêle-mêle Aragon, Neruda, Ritsos, Perse, Rimbaud, et je me suis dit tout de suite que Ritsos et Neruda, eux, n'écrivaient pas en français, n'écrivaient pas dans ma langue. « Dans ma langue », oui, je viens d'avoir le courage silencieux de me dire ça à moi-même, tandis que la jeune femme propre et soigneuse en face de moi déchiffre mon passeport. J'ai le cœur qui bat. Je la regarde qui recopie sagement mon prénom et mon nom dans son grand registre. Robert Hamdani. Robert, c'est à cause de ma mère, c'est le prénom de mon grand-père maternel. Mon père savait manifester son respect dans l'amour. Ou peut-être est-ce l'inverse qu'il faudrait dire. Oui, « en étrange pays »...

« Voilà, monsieur Hamdani, vous avez la chambre 37. C'est au troisième, vous n'aurez pas trop de bruit. Voulez-vous, pour votre valise, que... ?

— Non, non, merci, madame, c'est un bagage léger, je m'en occupe. »

Ma valise, effectivement, ne pèse pas lourd. Mes vrais bagages sont ailleurs. Intransportables, non déclarables à la douane. Mon nom n'a suscité en elle aucune réaction. Mon père est mort, mon père est vraiment mort. Et puis je m'avise que ma réflexion concernant mon nom est stupide. Cette jeune femme, en 1961, ne devait avoir que cinq ou six ans.

Dédaignant l'ascenseur, je monte l'escalier recouvert d'un tapis rouge, l'escalier qu'a dû emprunter bien des fois Rachid Hamdani, professeur de lettres et responsable de réseau à la Fédération de France du F.L.N., de 1959 à sa mort, en octobre 1961.

Rolland Doukhan

L'arrêt du cœur

D'abord, il y avait eu les questions, comment dire, normales dans un interrogatoire de ce genre, l'âge et le lieu de naissance, le numéro de vol de l'avion qui l'avait amené, les raisons du voyage... Tout, dans le ton de l'inspecteur, avait le caractère paisible et ronronnant du discours administratif. Robert Hamdani répondait calmement : « ... Vous vous doutez bien que la situation dans mon pays ne m'incline pas à faire du tourisme... »

Et puis voilà que dans ce commissariat, un journaliste algérien, réfugié en France, se retrouve soudain suspecté d'un attentat commis ce jour-là à Paris. À Marseille, Amina s'apprête à récupérer la dépouille de son frère sur le bateau venu d'Alger. Sur son lit d'hôpital, la petite Samia lutte contre les images du viol collectif qu'elle a subi. Tandis que, dans un village autrichien, Mathilda Sturm se souvient du jour où la Gestapo a emmené son mari.
Les villes, les paysages sont différents, mais toujours, l'idée de l'Autre, de l'existence de l'Autre, promène la notion de tolérance à travers toutes ces pages.

Rolland Doukhan est né à Constantine en 1928. Il vit aujourd'hui à Paris. Il a déjà publié, aux Éditions Denoël, *Berechit* et *Juste un instant d'automne*.

9 782207 247150
B 24715.9 5.98
ISBN 2.207.24715.5
110 FF TTC